

## En prévision d'un départ en avril

Vincent Charles Lambert

Number 6, Spring 2005

Une génération, quelle génération?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2310ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

### ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Lambert, V. C. (2005). En prévision d'un départ en avril. *Contre-jour*, (6), 83–86.

# En prévision d'un départ en avril

Vincent Charles Lambert

*L'univers de nouveau rime avec le langage*

P. Oster, « Les Dieux »

À mesure que le temps passe, je le vois bien, je ne pourrai m'éloigner longtemps de ces lieux étranges que sont rangs, villages, forêts, pour la trop simple raison que j'y trouve plus d'éloignement, de souffle, qu'ailleurs. Que serait-il arrivé de moi si c'eût été ailleurs, peut-être en banlieue (le Vieux-Longueuil de Marie-Victorin), peut-être en pleine ville ou ici même, mais plus loin en descendant la rue, que j'eusse vécu ? Qu'aurais-je été ? Non que je sois en peine dans ce monde qui m'entoure, non qu'il ne me suffise plus mais je m'y trouve dorénavant, je le crois, pour de bon, j'ai la certitude que je ne bougerai plus d'ici. Et comment ne pas éprouver malgré soi quelque résignation dans cette entente dernière avec un lieu ?

Je m'étonne parfois (car j'y résiste de mon mieux) de ce que le monde, par mes yeux, trouve une unité qu'il n'a pas cherchée. Et devant cette maison, ce terrain, cette forêt derrière, me rassure ce cours normal des choses, cette herbe qui pousse, ces sentiers qui s'encombrent peu à peu de branches neuves, que je le veuille ou non. J'imagine que cette luxuriance, pour être imperceptible et quotidienne, prend le dessus sur le regard, qu'elle le met (par sa lenteur) en retard sur le déroulement de la vie, qu'elle lui donne à croire justement que la vie se détache peu à peu de son existence singulière.

Quelque chose a lieu. Je pressens bien l'inconnu qui m'entoure et m'habite à la fois, dans ce lieu que j'aurais cru vieux de mes habitudes.

Alors, ce lieu serait vieux d'autre chose ? C'est précisément de cette question qu'il faut se contenter. J'y consacrerai tout mon temps si cela n'était vain : les seuls mots qui conviennent, je m'en rends bien compte, appartiennent au vocabulaire du sacré. Et c'est peut-être où je devais en venir, au sacré. Pouvais-je faire autrement ? J'avoue ne rien comprendre au religieux, justement parce que le sacré n'a rien d'impénétrable ou de caché à mon sens. Il ne commande aucun rite. Son ordre est d'emblée le mien, quoi que j'en pense. Il appartient à ce parcours inapparent de la vie, dont nous savons peu sinon qu'il nous incline à poser certains gestes, à oser certains mots. Cette condition est mienne, pourtant c'est elle qui me traverse, jusqu'au regard, jusqu'à l'écriture. J'imagine que celui qui entend résister à cet ordre est celui, d'abord, qui se refuse à le nier.

Ce que je tente ici de reconstituer, par-delà le souvenir que j'en ai, n'est peut-être au fond que l'idée d'une absence : une absence creuse, lointaine et proche et que les paroles font entendre, qui se voit sans se voir dans les plus simples images. Une absence muette, qui bat comme la pluie en sourdine du jour. « Il n'en est pas de plus favorable pour veiller sur l'absence », écrit Fernand Dumont de notre époque : je ne prétends pas être de mon temps (non plus de ne pas en être) mais cette absence est mienne, je l'ai reconnue. Que je sois croyant ou non, cela a bien peu d'importance en regard de cette absence si je veille sur elle, si j'entends la maintenir autre sans me l'imager, sans m'y reconduire.

Mais ces quelques remarques, j'en connais la part d'illusion — je la revendique presque, tant me semblent légitimes ces visions saugrenues, cette gravité où l'on croit effleurer du doigt la déchirure du monde. J'ai appris, par amour du doute et de la discrétion, à me méfier de toute exclamation, de tout emportement, mais à la fin, n'est-ce pas générosité que ces ambitions mises à jour ? Quelqu'un se refuse à jouer l'être déçu de longue date, le revenu, pour jouer l'autre, empli d'illusions et se sachant tel : il n'a que faire de soi, tient tête à cette vie inhabituelle, persuadé d'agir ainsi pour le bien commun. Que d'espoir dans ces résolutions ! Mais c'est ainsi, quand ne restera rien de ce monde, ancien déjà, que je me souviendrai. De quoi ? Qu'importe, noir

d'oubli, me souvenir un jour suffira peut-être ; je serai content d'évoquer encore, de relater ces seules bribes, cela pour durer quand toute image sera perdue ; quelques mots d'un être, son regard, me reviendront. Comme, avec lui, me reviendront ces hauts feuillages, cette lumière fade et sans talent dont il savait remonter le cours. Et je penserai : « Qui n'a pas dit que le cours des choses et celui des hommes allaient en sens contraires ? Être touché, requis par un arbre, par la vie montante de l'arbre, c'est conserver en soi, inversée, son empreinte. C'est constater bien vite qu'il n'y a plus de repères autres que ceux laissés par cette vie dans la nôtre. » Et je sortirai vérifier ma découverte. Je retournerai dans ce sentier disparu, comme autrefois, écartant de la main les branches d'hier, m'engouffrant dans une image périmée de moi-même avec tant de sérieux que j'en aurai honte par après, de retour au salon : l'humidité et la faim m'auront fait perdre patience pour cette fois, à moins que le sol boueux ne m'ait convaincu de bannir à jamais tel endroit de ma vie.

On ne retourne jamais dans ces chemins sans s'y perdre de vue, sans y trouver par terre d'autres pas que les siens. Et j'espère me réjouir encore d'un tel dépaysement, d'un tel souffle, bien que j'en doute. La familiarité m'aura trop rapproché de ces lieux, je ne saurai me défaire de celle-ci quand ceux-là se déferont de moi.

\*

Aujourd'hui, dimanche. Qui donc écrira une histoire de ce septième jour, « depuis la Création jusqu'à nos jours », pour inventorier diverses façons de supporter cette soudaine fatigue du corps, divers états du repos à travers les âges ? *Les fatigues du dimanche*, c'est le titre d'un livre de Christiane Frenette. Je pourrais me contenter longtemps de ces seuls mots sur la couverture, où semblent mêlés la pesanteur de l'homme et le poids (ce peut n'être qu'une odeur passagère dans le vent) d'une journée plus ancienne, d'un récit plus vaste qui serait le fond trouble des événements.

D'où me vient cette fatigue ? Qu'ai-je donc fait cette semaine pour ne vouloir aujourd'hui, au moment d'achever ces réflexions, que garder le silence sur tout ce qui arrive ?

Mais voilà que pour la première fois, cette année, je me sens prendre de l'âge, je me sens vieillir. Depuis peu le temps me fuit. J'ignore où et quand nous nous retrouverons, mais ces retrouvailles auront lieu, sans doute, par ici, dans cette autre extrémité du monde. Que se produira-t-il ? Bien sûr, il est trop tôt maintenant pour tenter de répondre à cette question, sans réponse de toute façon, pourtant je m'y risquerai : quand le temps me reviendra (quand je l'aurai enfin !), alors hommes et choses, de nouveau, feront vie commune, leur cours sera le même, nulle part obscure dans les environs, nul mystère désormais — je serai mort et j'aurai cessé d'écrire. Heureusement le temps me devance déjà de quelques années, l'heure de la béatitude n'est toujours pas venue. Je peux ralentir, me laisser précéder, jeter un peu d'ombre alentour, m'attarder encore et pour rien. « On dit qu'après avoir cru sans voir, l'âme en vient presque à voir ce qu'elle a cru tant les voiles sont transparents », c'est bien ce qu'écrivait, en avril 1915, Fadette à ses lectrices du dimanche.

Je résiste bien mal à cette pente, naturelle à l'homme il me semble, qui l'incline au sacré. Il y a bien un temps où la fleur, de trop de lumière, accueille le fruit. Cet abandon peut-il se vivre dans la lenteur ? Il peut assurément être pensé, soumis à la patience de l'écriture et du raisonnement. Celui qui entend résister à cet abandon en parlera comme ceux qui se penchent chaque jour sur la mort, avec hésitation, avec ébahissement. La mort repose en eux, comme une image.